

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Un Saint-Mauriard précepteur de princes :
souvenirs de Maurice Juilland, partie II

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1933, tome 32, p. 245-253

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

UN " SAINT-MAURIARD "

PRECEPTEUR DE PRINCES

Souvenirs de M. Maurice Juilland ⁽¹⁾

Il faut bien avouer que les deux Cantacuzène, Jean VI et Matthieu, qui revêtirent la chlamyde de pourpre, entre 1341 et 1357, n'ont guère trouvé de paix sur le trône, d'où ils furent d'ailleurs bousculés. A ces querelles se rattache un événement dont les conséquences n'ont pas encore été enrayées : Jean VI, croyant faire front contre ses ennemis, appela les Turcs à son aide : Orkhan, leur sultan, franchit les Dardanelles et s'installa à Gallipoli ; il reçut le titre de Ghâsî, c'est-à-dire le Victorieux, et Jean VI lui donna même sa fille en mariage... Après plus de cinq siècles et demi, l'Europe n'a point achevé encore sa reconquête, et le geste de Jean VI Cantacuzène n'est point effacé...

Depuis, tant de faits politiques et militaires ont rempli l'histoire de cette famille, que cette histoire ne forme plus qu'un amas de gloire, assez confus peut-être, mais imposant et magique. Combien étrange est la destinée de cette dynastie qui a su se survivre, et qui étale, dans ses grandes armes, sous la couronne princière et dans les plis du manteau d'hermine, sur l'aigle bicéphale des empereurs porphyrogénètes comme support, — aigle aux têtes auréolées

(1) Cf. *Echos de St-Maurice* d'octobre 1933.

et aux serres munies du glaive et du sceptre, — un pennon où l'on retrouve, entre autres, les armoiries des principautés moldo-valaques, armoiries relevées aujourd'hui par le royaume roumain lui-même, comme armoiries officielles de l'État, et, enfin, « en abyme », en plein cœur du pennon, au point le plus honorable de l'écu, des enseignes héraldiques inattendues en pareil lieu : les lys de France... D'aucuns assurent, en effet, que les Cantacuzène sont une branche orientale du vieux tronc capétien...

Telle est la famille qui appelait M. Juilland.

Mes préparatifs de départ achevés, je fis route par Genève, le Mont-Cenis, Turin, Milan (le Simplon n'existait pas encore ¹), Venise, Trieste, Temisoara et j'entraï en Roumanie par Verciorova, continuant sur Craiova et enfin Bucarest. Avant de poursuivre mon voyage sur Floresti, séjour estival de la famille Cantacuzène, j'eus une entrevue avec le professeur Roland par qui j'avais été engagé, et le lendemain j'arrivais à la station Baicoi où je trouvai une voiture qui m'attendait. Un quart d'heure de distance séparait la gare de la maison seigneuriale.

Après avoir mis un peu d'ordre à ma toilette, je fus introduit dans la salle à manger, où la famille était déjà réunie. Les présentations terminées, je pris place à côté de mon futur élève.

Peut-être n'est-il pas sans intérêt, en cette année 1933 qui a vu les fêtes grandioses de Vienne, commémorant le 250^e anniversaire de la libération de cette ville, de rappeler qu'un Cantacuzène, contraint par les Turcs de prendre part au siège de 1683, s'y rendit plus utile aux Impériaux qu'aux Ottomans. Jean VI Cantacuzène, empereur chrétien de Constantinople, avait ouvert en Europe une brèche aux disciples de Mahomet ; le byzantinisme voulait qu'un autre Cantacuzène, sujet malgré lui du sultan, contribuât à arrêter la vague de l'Islam qui battait aux portes du monde germanique : celui-ci était Serban Cantacuzène. Ce nom avait été donné, fièrement, à l'enfant que M. Juilland allait instruire.

Dès le lendemain de mon arrivée, je me mis en devoir de préparer un programme d'études que la Princesse Cantacuzène approuva, car ce sont ordinairement les dames qui surveillent l'éducation de leurs enfants. Il est évident que j'ai dû élaborer le programme en concordance avec celui de l'Ecole militaire de Potsdam, près Berlin, où mon élève devait entrer deux ans plus tard.

A côté du jeune prince, j'avais encore sa sœur, Mlle Irène Cantacuzène, mais pour la langue allemande seulement, parce

que, presque en même temps que moi, était arrivée de Paris une demoiselle d'origine anglaise qui devait occuper aussi des enfants Cantacuzène, deux demoiselles et deux garçons, Serban et Grégoire.

Après deux ans de préparation, je fus chargé d'accompagner mon élève à Lichterfeld près de Berlin, pour le remettre aux soins du professeur Schweinberg, ex-professeur des enfants Krupp, de la famille qui a donné son nom à la fameuse usine d'Essen.

Aussitôt ma mission terminée, je rentraï, sans retard, à Floresti, pour reprendre mes leçons avec Grégoire. Celui-ci était destiné au Collège français de Berlin, et c'est d'après le programme de ce collège que je l'ai préparé. Les classes de Sexta, Quinta et Quarta avaient l'enseignement en allemand, tandis que à partir de « Obertertia » tout l'enseignement se donnait exclusivement en français.

Au mois d'août 1884 ma tâche auprès des enfants Cantacuzène étant terminée, je passai chez la Princesse Mourousy, sœur du Prince Cantacuzène. Madame Mourousy m'avait retenu, deux ans à l'avance, pour l'éducation de ses enfants et leur préparation à l'entrée au lycée. Le premier, Georges, fut préparé pour la France ; le second, Paul, resté en Roumanie, entra au Lycée St-Georges en « Troisième » et y termina toutes ses classes, jusqu'au baccalauréat qu'il passa à l'âge de 16 ans, cas unique en Roumanie.

M. Juilland avait terminé sa première phase « princière »...

A partir de ce moment, je me suis occupé à donner des leçons particulières de langue française, latine et allemande dans les meilleures familles du pays. D'abord chez M. Emile Miclesco, alors Directeur général des chemins de fer roumains ; j'ai eu sous ma direction son fils aîné Stephan huit ans, jusqu'à son baccalauréat qu'il passa brillamment. Vers le même temps, je comptais aussi parmi mes élèves le jeune Démètre Vladoyano, fils du Colonel Vladoyano et petit-fils du noble Prince Démètre Ghica. Ce jeune homme ne savait pas faire valoir ses connaissances ; à la Nouvelle Université de Bruxelles où il passa son baccalauréat, il obtint cependant la mention « Magna cum laude » en latin. Ses trois sœurs furent aussi de mes élèves, pendant plusieurs années.

1901. Je terminais la préparation du jeune Vladimir Mavrocordato, dont le père était Ministre plénipotentiaire du royaume roumain près le Gouvernement de Vienne lors de la conflagration générale et de la déclaration de guerre en 1914. Lorsque Vladimir fut reçu au Collège de Nancy, sa mère m'écrivit une lettre de remerciements fort aimable.

Presque à la même époque, l'ex-Ministre de la guerre Nicu Filipescu me confia son fils Grégoire qui devait, comme son père, faire son lycée à Genève ; Grégoire dirige aujourd'hui l'*Epoca*, le journal fondé par son père.

Les deux cousins Emile et Dodel Cerkez, tous deux fort intelligents et qui se sont distingués dans l'art de la composition

dramatique, comptent parmi mes anciens élèves. De même, Nicolas Lahovary, aujourd'hui dans la diplomatie, et son cousin Jacques, fils du Général Lahovary, le héros de Plevna, ont reçu de moi leurs premiers éléments de français et de latin ; hélas ! la mort ravit Jacques bien jeune à l'affection de ses parents ...

Comme Vladimir Mavrocordato, Radu ⁽¹⁾ et Jean Miclesco, dont le père, nommé aussi Jean, était décédé à Paris, furent préparés par moi à entrer au Collège de Nancy.

Après avoir nommé encore les trois filles de Mme Vlahontzi, née Ereceanu, qui furent de ses élèves plusieurs années durant, M. Juilland arrive à l'année 1905. Depuis vingt-cinq ans, notre compatriote avait initié une suite de jeunes gens et de jeunes filles issus de familles notables de Roumanie, et il les avait acheminés vers de plus hautes études, soit en Roumanie, soit à l'étranger. Il semble résulter des notes de M. Juilland, que l'Allemagne ait eu la première les faveurs de la société roumaine, qui se modelait sans doute sur son Roi, Carol 1^{er} de Hohenzollern-Sigmaringen. Deux grands ténors de la politique roumaine, Brătianu et Catargi, conclurent même un traité d'alliance avec l'Allemagne, en 1884. Les deux Princes Serban et Grégoire Cantacuzène achevèrent donc leur formation à Potsdam et Berlin. Leur cousin, le Prince Georges Mourousy, vint, au contraire, en France. C'est après l'Allemagne que la France commença à sourire à la Roumanie, et ces sourires ont abouti à l'amitié qui lie aujourd'hui les deux nations, fières toutes deux de se dire et proclamer « latines ». Nancy retint Jean et Radu Miclesco, Vladimir Mavrocordato. La Lorraine est un pays de transition, comme la Belgique et la Suisse. Bruxelles attira Démètre Vladoyano et Genève Nicu Filipescu.

En 1905, sur la proposition de l'ingénieur-architecte Grégoire Cerkez, je fus nommé professeur de français à l'École des Postes et Télégraphe, récemment créée pour les fonctionnaires qui aspiraient à un poste élevé. La durée de scolarité était de deux ans. Mais... un changement de ministère amena sa suppression, par mesure d'économie, et elle n'a pas été rétablie.

Le professorat d'Etat, qui avait paru marquer une orientation nouvelle dans la vie de M. Juilland, n'en fut donc

(1) Radu (Radou) est un prénom cher aux Roumains : il rappelle les héros lointains de la Valachie en lutte avec les Hongrois, aux XIII^e, XIV^e siècles.

qu'un épisode. Heureusement pour lui, il n'avait pas perdu ses attaches avec la haute aristocratie, et la famille Ghica allait le prendre, comme la famille Cantacuzène vingt ans auparavant.

En 1901, la Princesse Alexandrine Ghica, qui résidait toute l'année en sa terre de Ghergani, à 36 km. de Bucarest, m'avait engagé, sur la proposition de sa belle-fille, Princesse Ghica, mon ancienne élève, pour donner un cours à ses deux petites filles Nathalie et Marie Ghica. Outre les langues, ce cours comprit l'histoire, la géographie et les mathématiques. Toute l'année, sans interruption, deux jours par semaine, je partais de chez moi le matin à 6 h. et je n'y rentrais que le soir, à 9 h. 30.

La famille Cantacuzène n'oubliait pas M. Juilland. Celui-ci continuait ses leçons chez les Ghica, quand, un jour, la Princesse Grégoire Cantacuzène l'invita à s'occuper de son fils Georges. La Princesse Grégoire Cantacuzène était la femme de ce Grégoire que M. Juilland avait autrefois préparé à entrer au Collège français de Berlin. Madame Grégoire Cantacuzène survit à son mari ; elle représente aujourd'hui la Roumanie à la Société des Nations. M. Juilland, qui avait été précepteur de Grégoire, de son frère Serban, de sa sœur Irène, de leurs cousins Georges et Paul Mourousy-Cantacuzène, était un vieil ami de la famille, au moment où il était repris par elle.

Je fus sollicité, dis-je, à renoncer à mes leçons pour accompagner Georges à Nice, pour cause de santé. Nous passâmes près de quatre mois sur la Riviera, mais sans interrompre les cours. Georges Cantacuzène travaillait d'après le programme du Collège de Lausanne où il devait faire toutes ses études. Avant de quitter Lausanne, en avril 1914, mon élève subit un examen particulier par devant les professeurs du Collège qui le déclarèrent bien préparé pour entrer, en automne, en III^e du dit Collège, qui se trouvait alors sous la direction de M. Payot.

J'ai oublié de noter qu'après notre séjour de Nice, nous nous étions installés au Semmering, station climatique à 2 h. de Vienne en Autriche, où j'ai continué de préparer Georges. En revenant de Suisse, après l'examen d'avril 1914, nous nous arrêtâmes encore au Semmering ; ce nouveau séjour fut limité à trois mois, après lesquels nous rentrâmes en Roumanie, au château de Ciocanesti, à 26 km. de Bucarest. C'est là que les événements d'août 1914 nous ont surpris, nous obligeant à modifier nos projets de retour en Suisse. Il fut dès lors décidé que mon élève abandonnerait le programme suisse pour adopter le programme roumain. Dans ces nouvelles dispositions, je fus chargé de la partie littéraire de l'instruction à donner au jeune prince ; cette partie littéraire embrassait les langues française, allemande,

latine et grecque. Ce régime dura jusqu'au 7 mars 1918, jour où je fus accablé d'une double pneumonie.

Deux jours plus tôt, le général Averesco avait rempli la douloureuse mission de signer, à Bucarest, au nom de la Roumanie, écrasée par l'infortune des armes, les préliminaires d'une paix désastreuse.

La grave maladie qui avait frappé M. Juilland, le retint sept mois au lit, puis une longue convalescence paralysa son activité dix autres mois. Ce n'est qu'en juillet 1919 que, sur les instances de la Princesse Cantacuzène, il put reprendre son travail.

Une fois de plus, M. Juilland recommençait sa tâche, avec un nouvel élève, Constantin Cantacuzène, le plus jeune fils de la Princesse Grégoire Cantacuzène.

Constantin était destiné à achever ses études en Suisse, comme son frère l'avait été avant les déclarations de guerre. De fait, après deux ans, Constantin rentra en Roumanie muni de son diplôme de bachelier.

Enfin, en 1923, Madame Rosetti, mon ancienne élève, et sa mère, la Princesse Mourousy, m'adressèrent un pressant appel en faveur de leur fils et petit-fils Alexandre, qu'il fallait préparer à sa première année de lycée. La famille habitait la campagne Berta, près de Vârful-Câmpului. Quoique cette proposition fût tout à fait contraire à mes intérêts, je n'hésitai pas un instant à l'accueillir favorablement, en revanche des bienfaits dont j'avais été l'objet pendant les dix années que j'avais passées dans cette famille. Je partis donc, en septembre 1923. Mais j'étais un peu sceptique sur la réussite de mon engagement, parce que ma vue faiblissait, et que j'avais beaucoup de peine à lire. Néanmoins, le succès final, complet, récompensa les efforts et la bonne volonté. Alexandre Rosetti obtint de bonnes notes dans toutes les branches.

Immédiatement après la fin des examens, je repris la route de Bucarest, pour rentrer définitivement au sein de ma famille. Ma carrière professorale s'est donc terminée avec le jeune Alexandre Rosetti, car je ne pus bientôt plus ni lire ni même corriger par moi-même les dictées que je lui faisais faire, tant ma myopie s'accroissait.

Cinquante-six ans se sont écoulés depuis que M. Juilland foula pour la première fois le sol roumain. Que ce demi-siècle a vu d'événements ! En 1877, la Roumanie, simple Principauté, en était encore à se débattre contre la Porte, l'antique dominatrice, avec l'appui du puissant Czar de toutes les Russies... 1881, la Principauté, affermie, ose un

grand coup : elle se métamorphose en Royaume ! Le temps marche... Une heure grave entre toutes fut celle où mourut le premier Roi, le fondateur de la dynastie, Carol 1^{er}, le 10 octobre 1914. La guerre grondait tout autour de la Roumanie, et celle-ci, deux ans plus tard à peine, entra dans le gigantesque conflit. Après des succès initiaux, trop beaux pour durer, le pauvre pays avait été battu, envahi, humilié. Dans la capitale occupée par l'ennemi, la Roumanie s'était vu contrainte de signer une paix lamentable, le 5 mars 1918, qui fut ratifiée par le Gouvernement le 7 mai, et par le Parlement le 29 juin. Mais en ces tristes conjonctures, le 9 avril 1918, la Bessarabie apportait à ses frères de race la consolation de son retour à la mère-patrie. Que ce geste était plein de confiance ! La Revanche ne se fit pas longtemps désirer, et, au début de 1919, le Roi Ferdinand I^{er} proclamait que « l'Unité nationale était achevée par l'union de la Moldavie, de la Valachie, du Banat, de la Transylvanie, de la Bukovine et de la Bessarabie dans la grande Roumanie »...

M. Juilland qui avait subi l'attrait exercé par ce pays à la fois très vieux et très neuf, a vécu toutes ces vicissitudes de sa terre d'adoption. Il a vu le premier Roi poser les assises de l'édifice, et le second lui donner son couronnement.

Durant ce demi-siècle, à part deux brefs passages dans des Instituts, l'un, privé, l'Institut Dimopulo, l'autre, officiel, l'Ecole des Postes et Télégraphe, tous deux très éphémères, notre compatriote fut toujours en contact très étroit avec les plus illustres familles du pays. On sait que la noblesse roumaine doit, en grande partie, son illustration aux patriarches grecs du Phanar, ou à la Sublime Porte qui les envoyait régir en son nom les provinces moldo-valaques. Avec les siècles, ces familles se sont enracinées dans les provinces qu'elles gouvernaient. Nul ne contestera aux Cantacuzène, aux Paléologue et aux Commène, tous aujourd'hui encore représentés dans le monde des lettres ou de la diplomatie, la gloire d'un nom impérial, un souvenir de Byzance, peut-être même, pour les premiers, quelques gouttes de sang capétien ou Scandinave ... Ils sont comme des îlots vénérables échappés au grand cataclysme, où s'effondra jadis l'Empire d'Orient...

Les Mourousy sont aussi byzantins d'origine. Les Mavrocordato, originaires de Chio, ont occupé les trônes de

Valachie et de Moldavie ; rappelons aussi cet héroïque Alexandre Mavrocordato qui se voua si entièrement et avec un tel désintéressement personnel, à la libération de la Grèce du joug turc, à l'époque de Missolonghi, où Byron accouru trouva la mort...

Les Ghica viennent d'Albanie. Le destin étonnant de Georges Ghica, un ancien commerçant devenu prince de Moldavie, fit, au début du XVII^e siècle, l'ascension de cette famille. Plusieurs fois montée, depuis lors, sur les trônes de Moldavie et de Valachie, plusieurs fois renversée par les révolutions de palais coutumières aux Orientaux, elle conserve du moins les armoiries de ces principautés dans les siennes, et elle les porte, avec la couronne et le manteau, partout à travers le monde, où la vie, la diplomatie ou quelque autre activité, la conduit.

Les Rosetti et les Vladoyano se sont illustrés, au siècle dernier et au nôtre, dans les lettres et dans la politique ou l'armée, non moins que par leurs alliances princières avec les Couza, les Mourousy, ou les Ghica.

L'Evangile recommande aux bons Ouvriers de travailler pendant qu'il fait jour. M. Juilland a eu une longue journée. Le voilâ octogénaire, et depuis dix ans déjà le jour s'est assombri dans ses yeux.

Nos journaux consacrent parfois, assez souvent même, des colonnes « aux Suisses qui se distinguent à l'étranger et font honneur au pays ». Si « beaucoup de Roumains ont fait leurs études en Suisse », le *Dictionnaire biographique suisse* ajoute que « plusieurs de nos compatriotes se sont fait un nom » en Roumanie.

Citons :

les deux bibliothécaires du roi Léopold Bachelin et Marcel Godet, le professeur Eugène Pittard, A.-L. Montandon, etc. Paul Jeanrenaud, de Neuchâtel, réorganisa, en 1869-1870, les postes roumaines sur le modèle suisse. L. Basset joua pendant près d'un demi-siècle un rôle important, remplissant sous deux rois les fonctions de secrétaire particulier ainsi que celles d'administrateur de la Cour royale qu'il occupe encore aujourd'hui. A plusieurs reprises, le Pape plaça des prélats suisses à la tête du diocèse de Bucarest, dont Otto Zardetti (1894-1895), Xavier von Hornstein (1896-1905), le P. Raymond Netzhammer, bénédictin d'Einsiedeln (1905-1924), furent Archevêques. Le P. Dominique Jaquet, franciscain, fut Evêque de Jassy de 1895 à 1903 ; le P. Lucius Fetz, bénédictin d'Einsiedeln, vicaire général du diocèse archiépiscopal de Bucarest de 1905 à 1924.

Si aucun de ceux que nous venons de nommer n'appartenait au Valais par la naissance, plusieurs ne lui étaient pas étrangers par le cœur. L'Abbaye de St-Maurice entretenait toujours les meilleures relations avec les quatre prélats que notre pays donna ou prêta à la Roumanie, et qui tous vinrent plusieurs fois à St-Maurice : Mgr Zardetti et Mgr de Hornstein étaient même chanoines honoraires de St-Maurice, Mgr Jaquet avait été élève du Collège de St-Maurice, et Mgr Netzhammer est l'un de nos plus fidèles amis.

A tous ces « savants ou spécialistes des questions roumaines », il nous est agréable de pouvoir joindre, maintenant, le nom de M. Maurice Juilland, un Valaisan authentique, ancien élève du Collège de St-Maurice. Et si cet enfant de la terre valaisanne a fixé sa tente dans la capitale roumaine, n'est-il pas permis de rappeler qu'en Valais, dans la capitale sédunoise, habite, comme par échange, un Roumain de grand nom, M. Alexandre Ghica. Plus d'une fois, M. Ghica a honoré l'Abbaye de St-Maurice de sa présence, de même que le célèbre abbé Vladimir Ghica, qui joint à son titre princier l'honneur d'une prélature romaine, et qui exerce son ministère à Paris.

Quant à M. Maurice Juilland, domicilié au N° 1 de la rue qui porte son nom, *Alea Juilland*, il achève son labeur terrestre dans la joie des grands-pères :

Maintenant, nous dit-il, j'ai le plaisir d'enseigner le latin à mon petit-fils, Paul Juilland, âgé de douze ans et demi, qui a fait en quelques mois de rapides progrès pour son âge, et à quelques-uns de ses amis, fils de nos voisins...

L. D. L.